

Au-delà de la Guerre



THÉRÈSE BISCH

Couverture :

Fraternisation,
2011

Pigments et tempera sur toile marouflée sur bois
100 x 70

THÉRÈSE BISCH



14 rue Théophile Gautier - 65000 TARBES - FRANCE
Service Culture de la Mairie de Tarbes
05.62.44.36.96 / publics.musees@mairie-tarbes.fr



Gaz 2
2010,
Pigments et tempera sur Canson fort
70 x 90 cm.

Pour Thérèse Bisch

Pour l'heure, chacun l'éprouve : en face de toutes les traces, multiformes, qui survivent de la Grande guerre, l'anniversaire aiguise le regard, fouaille la sensibilité, ressuscite la douleur. Mais tout autant il a vocation à faire, d'un même élan, surgir du tréfonds de l'art des œuvres neuves qui nous disent, dans l'ordre du beau parlant pour le vrai, le dialogue intense de la mémoire d'aujourd'hui et du drame de jadis. Telles celles de Thérèse Bisch, que voici heureusement proposées.

Selon quels ressorts de son talent l'artiste parvient-elle de si forte façon à atteindre, par le détour d'un dépouillement qui frôle l'abstraction, jusqu'au plus concret de l'absurdité, de la vaillance et de la cruauté? Les visages qui se fondent dans l'ombre, les yeux dissimulés derrière le cercle des masques, les corps qui s'assombrissent sous la ligne des fusils, le chromatisme des bleus et des bruns, parfois du rouge et du bistre, l'affirmation des blancs parmi les ombres : observez comme tout cela figure le temps suspendu. On est avant ou après le choc des corps et des armes, mais jamais en son instant même. « L'attente » : l'intitulé d'une de ces toiles pourrait s'élargir à bien d'autres. Et le recueillement devant les tombes est implicitement celui des veuves et des orphelins, après le massacre.

En dépit de l'immensité de la souffrance, universellement présente, quelque chose de mystérieux protège ici par moments, dans ces peintures, contre le plus sinistre de la guerre. On songe à l'épisode, qu'on a souvent narré, de ces deux soldats, l'un français, l'autre allemand, qui se trouvèrent soudain, du côté de Douaumont, ensemble dans le cratère creusé par un obus, se regardèrent en tremblant et partirent chacun de son côté, vers son destin, voué -peut-être- à durer. Le face à face ressurgit sur ces cimaises, entre casque à pointe et casque Adrian : enveloppé tout à la fois du dérisoire de l'absurde et de l'espoir des retrouvailles à venir. Oui, décidément, voilà une bien fausse abstraction. Le temps est suspendu et cependant la vie circule en profondeur.

Même vus de dos, même fondus dans le groupe où s'efface l'individu, ces hommes-là, que rassemblent en un étrange collectif la peur, le courage et le deuil, ces hommes-là vivent et palpitent. Et voici que peu à peu ils s'arrachent, devant nous, à l'anonymat ; voici que nous les rejoignons, par-delà les décennies envolées, dans la tendresse d'une étrange complicité.

Jean-Noël Jeanneney, mai 2014

Soldat de dos,
2011
Pigments et tempera sur toile marouflée,
50 x 40 cm.



Les peintures de Thérèse Bisch inspirées par la Grande Guerre reflètent les origines, le caractère et les convictions de l'artiste. Née en 1948 dans une famille alsacienne, où les règles sont respectées, et éduquée à l'intersection de deux cultures, où il faut y choisir sa différence, Thérèse est entière, franche et directe. Elle trouve « normal » que parents et amis parlent français, allemand et alsacien, tout en étant consciente que certains membres de sa famille ne soient pas reçus en raison de leur engagement politique. Elle a de la suite dans les idées. Depuis sa jeunesse, elle est attirée par l'art, y trouvant un moyen de libérer l'expression, afin de pouvoir dire ce qu'elle pense. Plus tard dans sa carrière, un éditeur de Strasbourg lui propose d'illustrer trois caractéristiques du peuple alsacien : conformisme, impertinence, provocation. Elle y répond en composant un pastiche de carte postale patriotique, qui montre un soldat allemand, reconnaissable par son casque à pointe, mener sa conquête d'une alsacienne, dont la coiffe porte une cocarde tricolore.

Les sculptures qu'elle réalise à l'École des Beaux-Arts de Paris, où elle est inscrite dans l'atelier de Robert Couturier au début des années soixante-dix, traduisent sa quête de l'essentiel et de l'équilibre. Puis l'artiste se met à explorer la peinture et commence à exposer ses tableaux. Peu à peu, elle renonce à penser en trois dimensions et finit par franchir le pas, ne travaillant que la surface plane. Elle transpose à deux dimensions sa sensibilité à l'espace, aux volumes, qu'elle représente à l'huile. Elle continue ainsi à utiliser les matières nobles, qu'elle respecte intensément. Dans le même mouvement, la couleur est introduite pour étoffer et enrichir ses études de figures, lui permettant de donner chair à sa vision du corps humain. La méthode change, mais les défis artistiques restent. Elle s'interroge sur un ensemble de problématiques : comment animer l'œuvre, en organiser les parties, asseoir les figures, écrire la matière, introduire la couleur et représenter une dynamique.

Parallèlement, Thérèse Bisch est chargée des collections photographiques du Musée d'Histoire Contemporaine de la BDIC à l'Hôtel National des Invalides à Paris. Quotidiennement, l'artiste est amenée à réfléchir à la volonté contemporaine de raconter l'histoire en images. Elle s'interroge sur le rôle de la photographie, qui, écrit-elle, « *par sa narration, son idée propre, ses référents, participe à l'écriture intégrale de l'histoire* ». Elle reste, néanmoins, consciente que « *la photographie atteste, mais ne prouve pas* ».

Après des expositions à Guebwiller et à Epinal, Thérèse Bisch présente ses tableaux à Paris, à la Galerie Elysée-Miromesnil, en 1995. A cette occasion, Régine Deforges relève « *la force des couleurs* » de l'artiste, observant que les femmes représentées – son sujet de prédilection à l'époque – sont « *cernées, entourées, soulignées, magnifiées par un vert profond qui s'oppose parfois à la fraîcheur incrédule qui attire l'œil vers un devenir radieux...* ». Ce contraste entre une ambiance définie en tons sombres et la lumière blanche ou des sfumatos de couleurs vives est caractéristique de son style et se trouve tout au long de sa carrière de peintre.

Un autre thème récurrent dans le travail de Thérèse Bisch est commenté par Laure Barbizet, ancienne directrice du Musée d'Histoire Contemporaine, dans un court texte en 1996 sur le carton d'invitation d'une nouvelle

exposition parisienne de toiles récentes, toujours de corps de femmes. Elle se dit interpellée et dérangée par « *l'ambiguïté du personnage à la sensualité exacerbée, mais au visage absent* », mais affirme qu'il « y prédomine une impression de liberté ». Ces techniques, ces traitements, ces stratégies de représentation vont permettre à l'artiste d'exprimer son regard sur le conflit qui, entre 1914 et 1918, a tant bouleversé les modes de vie, l'organisation de la société et les fondements de l'exercice de pouvoir.

La Grande Guerre fut l'une des plus meurtrières de l'histoire. Tous pays confondus, les pertes militaires sont estimées à près de 9 millions d'hommes. Le nombre total de morts s'élève à plus de 18 millions, sans compter les ravages de l'épidémie, connue sous le nom de « grippe espagnole », qui a fait son apparition mortelle au printemps de l'année 1918.



Au-delà de la frontière,

2014

Pigments et tempera sur toile marouflée, 67 x 100 cm.

La France disposait, en 1914, d'un puissant outil militaire . Au cours de l'été, les permissionnaires sont rappelés ; puis trois millions de réservistes retournent à leurs casernes. Jean Jaurès est assassiné le 31 juillet. La guerre est déclarée quelques jours plus tard. Les conscrits et les volontaires affluent et gonflent les rangs, tandis que leurs régiments sont ovationnés et accompagnés sur le chemin de la gare par une foule en liesse. Ils sont transportés au front, où les premiers combats sont d'une sauvagerie inouïe. Un total de 3 600 000 hommes est sous les armes, dont 1 700 000 dans la zone des armées. A la fin du conflit, 1 800 000 soldats français ne rentreront pas.

De surcroît, le fantassin français de 1914 se distingue par le port d'un uniforme qui avait peu évolué depuis la première moitié du XIX^{ème} siècle . Le soldat d'infanterie portait un pantalon rouge garance depuis 1829, « afin de permettre la distinction des armées sur le champ de bataille » . Avec les années, les armes sont devenues plus perfectionnées et plus efficaces, mais la tradition du port de cette couleur a perduré jusqu'en 1916, faisant du combattant français une cible facile. La population mâle de la France a subi de très lourdes pertes.

Ces faits peuvent être racontés. Mais l'histoire se fait comprendre parfois mieux par les images que par les mots. La raison fait appel à l'imagination pour donner une vision plus complète de la réalité des événements. Il est donc normal de chercher à comprendre la Grande Guerre par le truchement d'autres vecteurs, qui expriment leur propre perception des agissements guerriers. Un exemple souvent cité dans ce contexte date des années vingt. Il a aidé à atténuer la dichotomie entre la sphère religieuse et le domaine séculier. Il s'inspirait des symboles de l'architecture chrétienne et, en même temps, remplissait une fonction politique et sociale au niveau municipal. Il s'agit, évidemment, des monuments aux morts, qui se multipliaient dans les églises et sur les places publiques après le conflit. Année après année, la Grande Guerre est commémorée à travers la France par ces monuments, témoins de la solidarité publique des populations, tant rurales qu'urbaines. L'imagerie est souvent conventionnelle – le soldat, mort mais ressuscité, est accueilli au paradis par une belle créature qu'il n'a probablement pas eu l'occasion de connaître dans ce bas monde. L'information est sommaire, car elle n'est que la liste des noms des combattants tombés au champ d'honneur, excluant ceux fusillés pour l'exemple , assez souvent par l'incompréhension des faits. Les quelques 40 000 monuments aux morts dans les communes et municipalités de France confirment l'hécatombe qu'était la Grande Guerre.

La Grande Guerre fut le plus grand suicide collectif des temps modernes. Les vies humaines furent sacrifiées, la démographie bouleversée. Les hommes y tenaient. Pour les « *va-t'en* » en guerre, périr ou vivre est un rite collectif, dans lequel les citoyens sont appelés à renoncer à leur individualité et à se fondre dans la masse.

Comment se fait-t-il qu'une femme décide de consacrer son talent et sa sensibilité d'artiste à représenter ce gâchis qu'est la guerre et faire face à la mort de tant d'hommes ? Elle laisse les interprétations classiques pour «



Gaz 1,
2012,
Pigments et tempera sur toile marouflée,
74 x 54 cm.

3 œuvres sur un même panneau

raconter » l'histoire de la Grande Guerre à sa manière, c'est-à-dire par les images qu'elle crée. De cette façon, l'artiste, car il s'agit bien d'elle, montre qu'elle sait mesurer la solitude qu'impose le départ du soldat, comprendre que la mort et la destruction constituent autant le but que la conséquence de toute stratégie militaire, percevoir que la vie politique, dont les femmes sont tenues à l'écart en France jusqu'au milieu des années quarante, est vaine, témoigner de la sincérité de l'engagement des combattants (même si tous n'étaient pas consentants) et confirmer la fibre patriotique des nations et de leurs citoyens.

Thérèse Bisch est une femme entière, engagée et intrépide, qui ne cesse, dans sa vie comme dans son art, d'essayer de comprendre pourquoi la haine existe, pourquoi on tue son voisin parce qu'il (elle) est différent(e). Ce questionnement est le reflet de son caractère, qui s'est formé par la diversité des points de vue, et l'aboutissement de ses années à la BDIC, où elle a appris combien l'art, et la photographie en particulier, contribuent à l'écriture de l'histoire. Aguerrie, elle s'attaque dès 2005 à un nouveau sujet, plus collectif, plus proche d'une vision de la société que la quête de liberté personnelle exprimée par le truchement de la sensualité du corps féminin. Les conventions picturales qu'elle emploie resteront les mêmes, comme la gamme restreinte de couleurs sur sa palette. Dans la même ambiance de représentation, elle commence à peindre les soldats de la Grande Guerre, tant allemands que français. La première œuvre s'intitule *Hans et Pierre novembre 1918*, une commande en 2009 de la ville de Bruay-La-Buissière. Côte à côte, un allemand, Hans, et un français, Pierre, regardent la désolation du champ de bataille sur lequel ils viennent de s'affronter. Dans des scènes gorgées de mouvement et de lumière, d'anticipation et de tristesse, ces œuvres traduisent la dureté des combats.

L'ensemble de peintures et de dessins de la Grande Guerre compte une trentaine d'œuvres, dont plusieurs de grand format. Dans cette nouvelle étape, les couleurs sont de plus en plus atténuées, mais la peinture aux pigments que l'artiste emploie luisent d'une densité intense. Les figures restent ambiguës. Avec leurs casques et képis, leur havresacs et semelles cloutées, les combattants sont reconnaissables comme tels, mais selon le principe appliqué par l'artiste dans ses traitements précédents, les soldats sont sans visage, vus de dos, ou anonymes, dans le peloton d'exécution ou cachés par leurs masques à gaz.

Aucun sentiment ne se fait sentir. Les troupes exécutent les ordres. Plusieurs œuvres font preuve d'un formalisme stylistique, qui accentue la dépersonnalisation de l'événement représenté. La nature est piétinée, les arbres déchiquetés. En l'absence d'une date, ou d'un élément qui fournisse le contexte de la scène (telle la présence des croix de bois sur les tombes hâtives), il peut s'agir d'un moment d'attente avant la bataille, ou d'un constat, d'une analyse stratégique après une confrontation avec l'ennemi.

Le plus souvent, la toile est organisée en fonction d'une masse nébuleuse blanche. Elle peut représenter la fumée des détonations ou, tout simplement, le brouillard entre chien et loup. Du point de vue de la technique picturale, ces espaces permettent d'éclairer la scène, de construire la narration et d'asseoir les figures. On peut,



Sans titre,
2014,
Pigments, pastel sec sur
Canson fort, 50 x 32 cm.

cependant, leur attribuer une autre signification. Régine Deforges avait perçu un « *devenir radieux* » dans les peintures de Thérèse Bisch. Laura blanche pourrait alors symboliser un ailleurs ou même l'au-delà. C'est l'affirmation que l'être humain peut se dépasser pour atteindre une dimension qui le rend plus libre et moins contraint par les conflits et les combats. L'exposition s'ouvre sur une toile intitulée *Un long dimanche de fiançailles*, qui représente la persistance du désir.

Pour l'artiste, l'espoir continue ainsi à naître en dépit des aspérités de l'existence.

Thomas Michael Gunther

Notes

¹ Thérèse Blondet-Bisch, « *De l'intérêt de la photographie dans l'histoire des collections de la BDIC* », essai publié dans le catalogue de l'exposition *Une traversée photographique du XX^{ème} siècle*, présentée à l'Hôtel national des Invalides en 2008, Paris, éditions Créaphis, 2008, p. 8.

² Ibid.

³ Régine Deforges, citée sur le carton d'invitation de l'exposition des tableaux de Thérèse Bisch, organisée par la Galerie Elysée-Miromesnil, 18, rue de Miromesnil, 75008 Paris en 1995.

⁴ Laure Barbizet, citée sur le carton d'invitation de l'exposition *Thérèse Bisch Peintures*, organisée à Paris par la Maison Boyer, 38bis, rue Fontaine, 75009 Paris, du 1er décembre 1996 au 15 mars 1997.

⁵ Rémy Porte, « *L'Armée française en 1914* », *Les Chemins de la Mémoire*, Paris, no. 242, février/mars 2014, pp. 6-10.

⁶ « *Le Fantassin français en 1914* », *Les Chemins de la Mémoire*, op.cit., cahier central.

⁷ Nathalie Gaillard, <http://webmuseo.com/ws/musees-regioncentre>, à propos de l'exposition « *La Guerre à travers ses uniformes* », du 22 février au 7 décembre 2014, au Musée de la Chemiserie et de l'Élégance masculine, Argenton-sur-Creuse.

Thérèse Bisch participe à l'exposition « *Fusillé pour l'exemple 1914-2014. Les Fantômes de la République* », présentée à l'Hôtel de Ville de Paris du 15 janvier au 22 mars 2014.



Le prisonnier,
2014

Pigments et tempera sur toile sur châssis
80 x 100 cm.

Interprétation d'une huile sur carton d'Auguste Etienne Krier. Coll. particulière



*Croquis préparatoire
Hans et Pierre.
Novembre 1918,*

2010, Gouache, craie
Conté et rehaut de blanc
sur Canson
47 x 30 cm
dans cadre 70 x 50 cm.



*Croquis préparatoire
Hans et Pierre.
Novembre 1918,*

2010
Pigments et tempera sur
Canson fort 100 x 70 cm

Commande et achat
de la ville de Bruay la
Bussières (62°)



L'Attente, 2014
Pigments et tempera sur toile, 150 x 122 cm
Création pour l'exposition à venir « 1914. La mort des poètes » BNU Strasbourg. Fin 2014



Recueillement,
2013, Pigments et tempera sur toile, 320 x 160 cm.
Toile créée dans le cadre de l'exposition « Fusillés pour l'exemple. Les fantômes de la République »
Hotel de Ville de Paris 15 janvier –22mars 2014



Un fusillé,
2012

Pigments et tempera sur toile
marouflée sur bois
54 x 74 cm.





Les Guerrières de la Paix,
2012

Pigments et tempera sur
canson,
67 x 52 cm
dans cadre 70 x 60 cm.

Commande et création
de l'affiche pour le spectacle
« Les guerrières de la Paix »
créé par Monique Tupin-Suarel.
Compagnie La Balancelle

Thérèse Bisch est une tempête jamais assagie. L'expérience et le temps lui ont appris à maîtriser tumulte et débordements, mais elle ne connaît pas le calme plat. Elle a des emportements citoyens, des colères nées de l'injustice ou le mal que l'on fait aux plus humbles ou aux plus faibles ; elle n'a pas de ces bourrasques égotiques qui chez d'autres heurtent et font mal, dans le mépris de l'autre et de sa sensibilité. Si elle s'enflamme, elle n'a pas la colère explosive ; c'est une battante, pas une guerrière, et elle est toute en fragilité.

Ceux qu'elle peint n'ont pas de visage, sans qu'ils soient anonymes pour autant, et lorsque sur ses toiles, les corps se confondent, ils ne se fondent pas. L'intelligibilité immédiate de sa peinture, cette facilité apparente à comprendre et à appréhender n'est pas de la superficialité, et le brouillard coloré qui nimbe les silhouettes est un vague à l'âme apposé en aplats résolus et déterminés. Il y a « Hans et Pierre. Novembre 1918 » bien sûr, mais il y a aussi tous les autres, tous ces guerriers qui, de siècle en siècle, civils déguisés en militaires, contraints ou consentants, n'en finissent plus de vouloir s'exterminer de batailles en escarmouches, et qui demeurent par-dessus tous et malheureusement, intensément humains.

L'expérience de guerre n'est pas à la portée de nos consciences occidentales contemporaines, et sans doute l'art seul peut-il éclairer notre imagination pour nous donner à saisir l'insaisissable, au travers du travail d'artistes d'exception. C'est ce que réussit de manière éclatante, il me semble, Thérèse Bisch.

Guillaume de Fonclare

THÉRÈSE BISCH, SA VIE...

Née en 1948, Thérèse Bisch a été très tôt initiée à l'art pictural et à la musique. Après une formation de deux années à l'atelier Met de Penninghen-ESAG (précédée d'un bref séjour aux Arts Appliqués rue Duperré-Paris), elle entre à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris dans l'atelier de Robert Couturier et obtient en 1974 le diplôme de sculpteur, mention très bien, félicitations du jury.

Dès sa première exposition personnelle en 1971 à la Galerie-Maison des Beaux-Arts, rue Bonaparte à Paris, son travail est distingué par la critique et couronné de prix. Son itinéraire sera alors jalonné par de nombreuses manifestations artistiques parisiennes : Salon de Mai au Trocadéro, Salon des Indépendants au Grand Palais, Formes Humaines au Musée Rodin.

En 1975, elle est sélectionnée afin de participer à un concours de sculpture pour une autoroute espagnole : son projet la place parmi les cinq premiers lauréats.

En 1977, elle crée un service à thé pour la Société Letang-Rémy. Il sera commercialisé à tirages limités.

Malgré ces encouragements, elle abandonne la sculpture et s'oriente vers la peinture.

Ce sont d'abord des huiles sur bois, de formats variés, peintes selon des techniques séculaires puis en 2002, suite à la création et la réalisation d'un décor de théâtre pour le Festival d'Avignon, « Constant ou les mémoires du valet de Napoléon » elle adopte la tempera sur toiles de diverses textures qu'elle apprête elle-même.

En 2003, le propriétaire du château de Bazeilles (08), la sollicite pour la création d'un triptyque 200x80x3. Ce sont trois panneaux allégoriques, sur le thème de la femme, inaugurés en 2005 qui vivent ainsi dans l'antre de ce château début XVIIIe siècle.

En 2005, un éditeur strasbourgeois lui propose l'illustration de caractéristiques du peuple alsacien, ainsi, elle crée de brèves saynètes autour de la grande Guerre.





En 2007 et 2008, dans une maison en bois conçue par l'architecte Laurent Coulon, deux œuvres de grands formats en toile tendue « Femmes au bord du vide » et « L'amant » ont été acquises par les propriétaires des lieux.

En 2009, la ville de Bruay la Buisnière (62), offre le champ libre à Thérèse Bisch pour « Un autre regard sur la Grande Guerre ». Ainsi, l'œuvre, « Hans et Pierre. Novembre 1918 » 270x150, est inaugurée le 6 novembre 2010 en prélude aux commémorations de l'armistice du 11 novembre.

Dans un même temps, de 1985 à 2008, elle occupe les fonctions de conservateur de musée (Musée histoire Contemporaine-BDIC) ce qui lui permet de démêler les écheveaux de l'histoire de la photographie de la guerre 14/18 (qu'elle va aussi enseigner).

Au cœur de ces images, dont elle s'imprègne pleinement, elle prend conscience de la violente singularité de cette période. Et, c'est de ce parcours singulier que sont nées les imposantes toiles d'où surgissent des êtres de la Grande Guerre –sans réelle identité, français ou allemands et où la frontière n'existe plus- désorientés, perdus, qui désormais alimentent sa réflexion et son travail.

2013 juin-septembre : Abri Mémoire 14/18, Uffholtz (68) ; « Au-delà de la guerre/Jenseits des Krieges ». Acquisition d'un diptyque de 5 panneaux franco-allemand

2104 : Création d'une toile « Recueillement » 160 x 320 pour l'exposition « Fusillés pour l'exemple. Les Fantômes de la République ». Hôtel de Ville de Paris 15 janvier -22 mars 2

Six expositions sont en préparation pour 2014 et 2015.

Ses œuvres ont été acquises par des institutions, des musées et des collectionneurs en France, en Allemagne et aux Etats-Unis.

Thérèse Bisch vit et travaille à Paris.

www.theresebisch.com

Catalogue réalisé à l'occasion de l'exposition au Carmel de Tarbes
du 16 juin au 14 septembre 2014

crédits photo :
conception graphique : Service culture Musées - CBL - Mairie de Tarbes

